

Victor-Lévy Beaulieu, Jacques Pouhn, Bianca Zagolin, Irina Egli
Jean-François Crépeau

Number 123, Fall 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36532ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Crépeau, J.-F. (2006). Review of [Victor-Lévy Beaulieu, Jacques Pouhn, Bianca Zagolin, Irina Egli]. *Lettres québécoises*, (123), 24–26.



Victor-Lévy Beaulieu, *aBsalon-mOn-gArçon*,
Trois-Pistoles, Éditions Trois Pistoles, 2006, 290 p., 27,95 \$.

L'art d'écrire selon VLB: UNique

Les premières heures de 2005 à peine écoulées, la lecture de *Je m'ennuie de Michèle Viroly*, le soixantième ouvrage écrit par Victor-Lévy Beaulieu, a continué d'animer l'esprit festif de ce début d'année.

Puis, venant tout juste de tourner la dernière page, je n'ai pas hésité à dire à qui voulait m'entendre que l'exubérance du propos de ce roman et la singularité de son écriture en faisaient un chef-d'œuvre. Le temps passé en compagnie de ses personnages, dans un univers inventé aussi différent du nôtre que sa trame lui ressemble dans son essence, m'a fait voyager dans un ailleurs extraordinaire, semblable à celui imaginé par des écrivains de génie tels Rabelais et quelques autres de cette *Race de monde*.

Aujourd'hui, alors que sera bientôt lancé *James Joyce, l'Irlande, le Québec, les mots*, ce livre de plus de mille pages qu'il annonce depuis près de trente ans, Victor-Lévy Beaulieu nous invite à séjourner, encore une fois, dans un univers hors du commun, celui d'*aBsalon-mOn-gArçon*.

UN CHANTIER D'ÉCRITURE

Aucun doute : il faut avoir l'intellect de solide constitution pour entrer dans le jeu auquel nous convie le romancier et pour y prendre tous les plaisirs qu'il propose. Ce n'est pas là une histoire naturelle avec les communs dénominateurs auxquels la tradition littéraire nous a habitués. On y trouve bien une narration, toute féminine d'ailleurs; une histoire avec un fil conducteur qui sous-tend la trame narrative; des personnages plus grands que nature, tous sans exception; des péripéties avec les rebondissements qu'on espère, qu'on attend et qui, survenues, nous laissent pantois; et une quête du héros désarmante à souhait.

Cependant, ce que j'y ai d'abord observé et ce qui m'a ravi, c'est cet immense chantier où s'érige un projet d'écriture dans lequel tous les coups sont permis, des plus fumants aux plus hallucinants, dans la mesure où ils servent le propos tout en magnifiant un art déjà considérable dans son originalité.

LA NARRATRICE

La narratrice, « soprano coloraturée » et « faiseuse de croissants, de pains-fesses et de gâteaux des anges », est l'épouse d'*aBsalon-mOn-gArçon*, héros éponyme du récit. Elle est aussi la mère d'*habaQUq-mon-sEuL-tenfant*, « un titenfant handicapé » dont le nom s'inspire de celui du prophète biblique Habacuc qui écrivit sur le problème du mal dans l'histoire du peuple d'Israël. C'est elle qui mène les affaires quotidiennes de la maisonnée, notamment « en nourrissant des tipoulets dans la cave de la meson chez eux » et en communiquant son énergie à son homme et à son fils.



LA LANGUE EXPLOSE

Vous aurez sûrement déjà noté que la graphie et la musicalité des mots suggèrent l'oralité de leurs origines. Ce n'est pas tout, car l'inventivité langagière de Beaulieu est ici débordante, et elle pourra même être parfois déroutante. Comme il l'a fait dans son précédent roman, l'auteur n'hésite pas à multiplier les vocables, les synonymes et les autres listes de mots qui évoquent diverses mises en contexte. Il y a aussi les calembours, des plus imaginatifs et des plus évocateurs qui soient.

Il y a plus encore au rayon de l'invention verbale, notamment l'usage que l'auteur fait de mots-valises dans lesquels se cachent, en majuscules, un ou d'autres mots. Par exemple, un boa se dissimule dans le nom de son héros, suggérant qu'il s'agit d'un être soumis jusqu'à ramper. Que dire de « le CHANTEclerc de l'edMONd rOStand »?

LA FAMILLE DU ROMAN-SCIÉ

La trame du récit installe le lecteur au sein de la famille d'*aBsalon*, de sa narratrice de femme et de leur « cher ce fils » qui habitent « le plusse meilleur fin boutte de rang au monde ». L'analogie avec la célèbre phrase d'un ancien premier ministre est ici on ne peut plus claire et teinte l'ensemble des références à un monde politique où « des blœufs de l'ouest, des fefis pequistes et des adécuiestres peu[vent-ils] être promesse de rédemption? »

En ce qui concerne *aBsalon*, il s'occupe à renouveler le monde en revisitant les plus brillantes comme les plus inutiles inventions, à soigner des « bœufs d'exposition » et à entretenir la terre de ses parents vieillissants, *TOBune-son-père* et *TOBune-sa-mère*. Sa narratrice d'épouse fait boulangerie à l'ancienne, chante comme ce n'est pas possible et prend soin de leur « titenfant »

lourdement handicapé. Leur maison jouxte celle de *PantaléONne poRTELANCE* et *jôhny BONGGALOUppit* avec qui ils entretiennent une relation de bon voisinage. Quant à *BARuch-l'ainé* et à *sophONie-le-BeNjamIn*, les frères ennemis d'*aBsalon* qui ont fui depuis longtemps la terre paternelle pour aller s'installer dans la grande ville, ils rentrent au bercail afin de spolier l'héritage d'*aBsalon* qui ne veut, bien sûr, rien entendre d'eux.

L'IMAGINAIRE DÉLIRANT

Le tableau narratif ainsi esquissé, le romancier plonge dans la quotidienneté de ses personnages déjantés dedans leur corps, dedans leur esprit et, surtout, dedans leur langage, mais néanmoins profondément humains dans leur désir d'aimer et d'être libres. Hélas! le drame, c'est que, malgré tête haute et dur labeur, *aBsalon* sera trahi par le destin qui emprunte la figure de ses frères transformés en enfants prodiges.

S'il faut être perspicace pour tirer, dans sa subtilité et son entièreté, la quintessence d'*aBsalon-mOn-gArçon*, il faut d'abord se laisser piéger par la fantasmagorie de la langue, combien riche d'ailleurs, qui constitue le corps de l'œuvre, et puis plonger dans l'imaginaire délirant de créativité dont fait preuve Victor-Lévy Beaulieu. Encore une fois, force est de reconnaître qu'il a chef-d'œuvre dans l'au-delà de la rectitude littéraire du roman ou de toute autre forme traditionnelle.



Jacques Poulin, *La traduction est une histoire d'amour*, Montréal/Arles, Leméac/Actes Sud, 2006, 136 p., 16,95 \$.

Un art ou un style nommé Poulin

Jacques Poulin, selon ce qu'on dit, déteste les entrevues. Cela ne l'a pas empêché de faire toutes les pages littéraires du Québec lors de la sortie de *La traduction est une histoire d'amour*, en mars dernier.

Un des personnages de ce roman rappelle même une vieille interview accordée par Jack Waterman, l'*alter ego* du romancier, peut-être celle parue dans *Lettres québécoises* à l'automne 1996. Cet engouement pour ce Poulin nouveau ne m'étonne pas, car chacun de ses récits évoque cette « petite musique » si simplement descriptive de son œuvre et à laquelle plusieurs se sont attachés.

Pour raconter sa nouvelle histoire, le romancier emprunte la voix d'une jeune traductrice, Marine, qui a hérité de sa mère irlandaise « sa crinière rousse, ses yeux verts et ses sautes d'humeur » (p. 13) et son prénom, une « version adoucie de Maureen » (*idem*). Un jour où elle séjourne à Arles, en France, Marine rencontre un éditeur qui lui offre un livre de Jack Waterman, nom de plume d'un écrivain québécois qu'il vient de coéditer, et dans lequel il est question de la Piste de l'Oregon. Évidemment, on reconnaît là *Volkswagen Blues* qui raconte le périple du même Waterman où il emprunte cette piste. Quant à l'éditeur, la description qui en est faite ressemble à celle d'Hubert Nyssen d'Actes Sud, également installé au Méjan, à Arles. Marine a ensuite l'idée de traduire ce roman.

Plus tard, installée dans la ville de Québec, la jeune femme vient se recueillir sur le tombeau de ses parents défunts au cimetière de l'église St. Matthew. Elle y rencontre l'écrivain Waterman/Poulin : « Son visage creusé, sa barbe grisonnante et mal taillée, ses fines lunettes qui ne cachaient pas les poches sous ses yeux, sa maigreur extrême, son air mélancolique, tout ça me donnait une impression de déjà vu. » (p. 20)

Durant la conversation, Marine lui confie qu'elle est traductrice, sans toutefois lui avouer le projet concernant son œuvre. Un autre jour, ils se revoient à la bibliothèque St. Matthew où elle vient travailler. Waterman s'informe de ce qu'elle fait et, en réponse, elle lui tend son texte : il y reconnaît la « petite musique » de son œuvre. Elle lui explique alors comment elle harmonise la musique de la langue française à celle de l'anglais, ce à quoi Jack répond : « Chère Marine, le ton, c'est ce qui compte le plus en littérature. » (p. 28) Ensuite, il lui propose de louer un chalet à l'île d'Orléans où habite une vieille chatte nommée Chaloupe et de lui prêter une vieille jeep pour s'y rendre.

Ainsi, c'est entre l'île d'Orléans et une tour du Faubourg, dans la rue Saint-Jean, que vont et viennent les personnages de *La traduction est une histoire d'amour*, surtout après l'arrivée soudaine de Famine, un jeune chat noir. L'île, c'est le calme, la nature, la santé du corps et de l'esprit pour Marine, et l'endroit où vient se reposer l'écrivain, assis dans sa chaise Lafuma. La tour, c'est l'atelier où Jack habite et écrit. Ce sera aussi le poste d'où ils observeront une étrange intrigue.



En effet, curieuse de savoir comment Famine est venu jusqu'à l'île, Marine apprend d'une voisine qu'une vieille femme a abandonné le chat sur la route. Avec la complicité d'un ami détective, elle remonte jusqu'à elle et constate qu'elle habite non loin de chez Waterman.

Cette recherche devient leur aventure, au delà de leur quête commune du mot juste, des phrases courtes et de l'harmonie littéraire dont Marine et Jack parlent et rêvent. Pas étonnant, car Jacques Poulin décrit tout de façon presque minimaliste, aussi bien les êtres, les bêtes que les lieux, suggérant leurs états d'âme plus qu'il ne les épelle. Pas étonnant non plus que Waterman « aime bien les romans de Modiano » (p. 21), car cela correspond exactement aux préoccupations des œuvres de Poulin :

Ses livres [ceux de Modiano] ressemblent à la vie. Ils contiennent des souvenirs imprécis, des photos jaunies, des sentiments vagues, des chansons d'autrefois, des rencontres de hasard, des conversations dans les cafés... Et le lecteur doit reconstruire tout ça, comme s'il s'agissait d'un casse-tête. (p. 22)

L'aventure en viendra à conduire Marine et Jack au chevet d'une enfant que la mort de sa protectrice, la dame qui a abandonné Famine, a laissée démunie. Comme le petit chat, Marine et Jack apprivoisent Limoilou, la gamine, et la soustraient à la DPJ.

Cette intrigue sert de mise en abyme, sans être une simple distraction sur une trame narrative autrement sans enflure. Limoilou, comme Famine sur un autre plan, illustre l'humanisme serein des personnages et de l'écrivain. Autrement, la préoccupation principale du roman est comme une « petite construction en haute montagne, où les alpinistes peuvent passer la nuit » (p. 88), un espace tranquille où il fait bon se lover.



Bianca Zagolin, *L'année sauvage*, Montréal, VLB, 2006, 198 p., 22,95 \$.

Et si les gens heureux avaient une histoire ?

Dans *L'année sauvage*, Bianca Zagolin s'intéresse à des personnages dont la vie tranquille chavire subitement.

Pour que leur quotidien ait des allures de vérité, elle les installe dans un univers où le vent dérange. Son écriture aux accents lyriques assemble avec finesse les éléments de ce récit dont les acteurs sont en quête d'une nouvelle sérénité.

Nous sommes dans un village des Cantons-de-l'Est où vit une population dont les rangs sont tissés serrés. Aurélie et Suzanne Côté, deux vieilles dames parfoi

indignes, y règnent affectueusement. Parmi leurs concitoyens, il y a Josette Lesieur, la mère de la petite Catherine dont la disparition lance le récit : il faut retrouver l'enfant et renouer avec la quiétude rompue par son absence.

Près de Josette, il y a Thomas, considéré comme « l'énergumène du village ». La jeune femme l'invite de temps à autre dans son lit. Entre eux, ce n'est pas le grand amour, mais une façon de réchauffer leur solitude.

Au malheur de Josette Lesieur s'ajoute celui de Sophie Arcand. Professeure d'anthropologie à la retraite, elle et son mari Claude vivent dans la communauté depuis longtemps. On dirait que la beauté et le bonheur de Sophie rejaillissent sur le patelin jusqu'au jour où son médecin lui annonce qu'elle est atteinte d'un cancer.

Enfin, il y a Cécile, une ancienne élève de Sophie avec laquelle elle a gardé le contact. La jeune femme vient régulièrement la visiter, rencontre d'autres villageois et profite de la tranquillité du milieu.



BIANCA ZAGOLIN



L'intérêt de cette histoire repose sur ce qu'elle nous apprend de la nature des personnages, surtout des deux femmes plongées dans la tourmente, et de l'effort de tous pour les soutenir. Même si la petite Catherine ne reviendra pas, que Sophie mourra et que Cécile partira malgré la tentation d'aimer Thomas, tout le village retrouvera la paix.

Les états d'âme de Josette, de Sophie, de Thomas et les humeurs de Cécile tracent l'évolution du récit. Bianca Zagolin s'avère une fine observatrice de l'âme humaine et de l'existence hissée au niveau d'un art de vivre. Les détails glissés ici et là sont essentiels à la compréhension des événements comme des gens qui les traversent. C'est ainsi que la romancière a construit un univers où se rencontrent des personnages autrement à mille lieues les uns des autres.

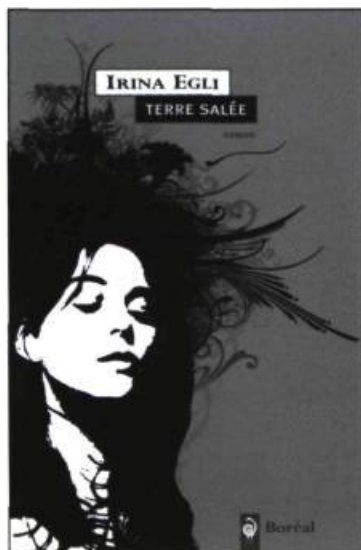
Irina Egli, *Terre salée*, Montréal, Boréal, 2006, 246 p., 24,95 \$.

Voyage au pays du spleen

J'ai refermé *Terre salée* interloqué. Était-ce une question de structure ou de trame? Était-ce à cause de la schizophrénie des personnages? Je sais seulement que quelque chose a gâché mon plaisir de lire ce roman.

Tout de cette histoire gravite autour d'Alexandru. Médecin d'une cinquantaine d'années, il habite avec Vera, sa femme, Anda, sa fille de dix-neuf ans, et Sonia, sa vieille tante qui l'a élevé quand, très jeune, il est devenu orphelin. La maison qu'ils partagent à Mangalia est d'un ennui mortel et ressemble à une sombre prison.

À quelques kilomètres de là se trouve Constanța, une ville portuaire sur laquelle le soleil brille en permanence. Alexandru y a son cabinet et une garçonnière où venait Iona, longtemps sa maîtresse. Il y accueille aussi Anda, sa fille, avec laquelle il entretient une liaison



IRINA EGLI

incestueuse depuis qu'elle a seize ans.

À cette famille dysfonctionnelle se joignent des personnages qui ajoutent à l'opacité du récit. Je pense à Iuga, le complice d'Alexandru et d'Anda dans une mystérieuse histoire de trafic de mercure, et que la fille empoisonnera comme le lui demande son père. Il y a aussi Ahoé, un poète un peu fou qui représente la liberté dont rêve tant Alexandru.

Tous les personnages de *Terre salée* semblent jouer la folie.

La pyramide humaine inventée par Irina Egli s'appuie sur des relations malsaines. Il n'est pas surprenant qu'Iona abandonne Alexandru dans le lit de sa fille et devienne bénévole dans l'asile où son mari est interné. Il n'est pas plus étonnant que Vera, qui connaît la liaison de son mari et de sa fille, quitte la maison. Que dire d'Ahoé qui se jette dans le vide pour recouvrer sa liberté?

Le plus troublant, c'est la relation amour haine entre Anda et Alexandru. La romancière suggère qu'ils sont indissociables : Alexandru ne peut se passer d'elle et juge impossible qu'il en soit autrement. Il oublie que, si elle est son véritable *alter ego*, elle nourrit les mêmes exigences et que leur affrontement deviendra inévitable. Ainsi, Alexandru sera pris au piège et Anda s'en libérera en l'empoisonnant, comme il le lui avait montré.

Tarabiscoté : voilà ce qui résume le mieux *Terre salée*. C'est un roman alambiqué tant dans son propos que dans son écriture. Le trouble profond dont souffre chacun des personnages semble gangrener leur langage et ce qu'ils racontent.